Serge Koster

Trou de mémoire

puf

38995080

Trou de mémoire

DL Livres - BnF
06 MAI 2003

DA

DLE-20030509-18817
2003-107505

PERSPECTIVES CRITIQUES

Collection dirigée
par Roland Jaccard et Paul Audi

Serge Koster

Trou de mémoire

RÉCIT



Presses Universitaires de France

ISBN 2 13 053500 3
Dépôt légal – 1re édition : 2003, mars
© Presses Universitaires de France, 2003
6, avenue Reille, 75014 Paris



À Geneviève
À Delphine

Post-scriptum en guise de préface

Mes livres se sentent chez eux à « Perspectives critiques ». La réédition de *Trou de mémoire* dans cette collection m'offre une réassurance narcissique stimulée par les questions qu'on me posait souvent sur le sort de ce récit autobiographique, devenu introuvable. Mieux : elle me permet d'élucider les vraies raisons qui m'avaient incité à l'écrire et que je résumerai à un paradoxe et une révélation.

Le paradoxe : ce livre, je ne l'ai pas écrit pour me souvenir. Je l'ai écrit pour constater et consacrer l'oubli où s'abîment mon arbre généalogique ainsi que les années de ma première enfance, lieux, visages, situations. Tout se passe comme si mon esprit (sa part d'inconscient) coopérait avec l'Histoire qui travailla, au moment de mon aléatoire naissance parisienne en 1940, à rayer de la carte du globe tous les repères de mon identité et de mon appartenance, tout comme ceux de millions d'autres. Le trou de mémoire qui en résulte, je l'ai creusé assez profond pour lui donner la forme du livre qui le perpétuerait.

La révélation : comme beaucoup de noircisseurs de papier, il me semblait qu'on écrit pour, apprenant à se connaître, se faire reconnaître d'autrui et s'attirer un supplément d'intensité existentielle. Ainsi Rousseau brandissait-il sa sincérité auto-accusatrice tel un étendard attestant, contre l'écartement de la société, sa présence parmi les hommes. L'impression de me confondre avec le personnage de Joseph K. a fini par tuer cette illusion, qui n'a pas résisté au permanent procès que l'individu s'attente sous le couvert du regard des autres. La honte qui, dans les dernières lignes du roman de Kafka, survit à Joseph K., je sais maintenant qu'on ne peut l'ôter du programme. Ce programme que Cioran assigne à qui écrit : « Les sources d'un écrivain ce sont ses hontes. » D'avoir longtemps, à l'instar de Wittgenstein dissimulant ses origines juives, nié ma judéité, avant de me revancher, Juif déjudaïsé qui n'a de patrie que la langue française, dans un soutien tout affectif à Israël, a produit cette situation, qui me convient : je me suis déconstruit une mémoire et inventé une mythologie – d'où ce texte est issu.

Serge Koster

« *Nous n'avons pas d'arbre généalogique.* »
Henri Raczymow, *La mémoire trouée.*

« *La mémoire aime à chasser dans le noir...* »
Ossip Mandelstam, *Le bruit du temps.*

PREMIÈRE PARTIE

Le suis-je ?

(1940-1952)

MA mère n'avait pas de maison, j'en fus vingt ans exclu et mendiai l'amour ailleurs.

Après une nuit de train et de larmes, j'arrivai à Toulouse avec la sensation de ma mère absente ; tout au long du voyage elle n'avait cessé de se retirer, sans finir jamais de disparaître entièrement. Parmi les rêves qui m'ont longtemps assiégé, il y a celui où je pleure toutes les larmes de mon corps. Un autre est celui où me serre l'angoisse de l'entrée des Allemands. Et pourtant, né en août 1940 à l'Hôtel-Dieu, en face de Notre-Dame-de-Paris, je n'ai pas un seul souvenir conscient de leur présence visible ou embusquée. De ma mère, qui m'a affectueusement tordu l'esprit, l'intrusion dans mon sommeil demeure rare : ne persiste que ce cauchemar survenu quelques semaines après sa mort en août 1977. Je dors, une ombre vieille qui a son apparence surgit des ténèbres, s'approche et pèse sur ma poitrine jusqu'à ce que, suffocant, je calme contre la gorge de ma femme la panique de mon souffle.

La dame qui nous prit en charge sur le quai de la gare était-elle la même qui nous avait convoyés ? De comité pour accueillir ces vraiment anonymes personnalités à peine désengourdies de la nuit blanche, nulle trace sur ma rétine. Il y avait avec moi mon jeune frère Alexis et un autre garçon, Michel R., dont je ne garde qu'une image désolée, quand, au matin, pendant des mois, il ne parvenait pas à cacher l'odeur et les taches de ses incontinences. Alors il subissait, devant nous tous, ces châtiments corporels qui nous humiliaient si fort, tant nous redoutions d'en être un jour les victimes. Les rougeurs de ses fesses, c'était comme un acide qui nous rongeait l'âme. À qui le tour demain matin ? Aucun d'entre nous, issus du trou de la guerre, ne pouvait se prévaloir d'une enfance heureuse. Sinon, nous aurions été ailleurs. Et même, d'enfance, sans mentir, qui aurait parié que pour nous cela existât ? Mais nous étions bel et bien en vie : béni soit le Nom de l'auteur du sauvetage ! Ce n'est que quarante ans plus tard que j'apprécierai ma chance, en entendant Serge Klarsfeld donner lecture d'une liste de noms : ceux des enfants d'Izieu, qui n'en sont pas revenus. Mon frère et moi, nous n'y étions Dieu merci pas allés. Les bas-fonds de Toulouse, s'il en est, aucun risque qu'ils présentent quelque analogie avec *Anus Mundi*. Restent les gares, dont les trains prennent parfois de bizarres directions. Mais enfin il n'était plus temps, et nous, nous arrivions,

comme en un havre ; les fessées pour incontinence nocturne n'ont jamais tué personne.

De quelle époque date cette migration de quelque sept cents kilomètres – autant dire une escapade si l'on compare avec le parcours de mes parents durant les années trente, Pologne – Palestine – France ? La chronologie de mon existence en ses débuts est si floue qu'il ne me faut pas compter sur le secours de ma mémoire pour mettre de l'ordre dans cette histoire, mais sur le recours à des archives dont d'autres doivent être les détenteurs. Tout se passe comme si, environ quarante ans après ce précoce écart géographique, des étrangers se substituaient encore à ceux qui, m'ayant mis au monde, ne purent me faire vivre dans leur lieu ; et aujourd'hui où je désirerais les questionner, l'expression leur est interdite, ils ne sont plus là pour me rendre propriétaire de mon passé ; le leur m'est terre inconnue.

Mon père est mort, avec sa deuxième épouse, sur la route de Saint-Raphaël à Toulouse, où mon unique frère germain résidait alors. Et ma mère, venue d'aussi loin que lui (un endroit qui, jusqu'à ce que *Shoah*, le film de Claude Lanzmann, le situe sur la carte, s'est réduit à trois syllabes : Wlodawa ? Wlodawka ?) échoua, vers la soixantaine (la falsification de la carte d'identité reflète celle des vies gâchées), à l'hôpital Cochin, pour cause de cancer, puis dans une urne du Père-Lachaise. Et le fils infidèle s'inquiète : sont-elles dispersées, à cette heure, les cendres ?

Par ces fins hâtives, mes parents ont accru en moi la part du néant : je vise par là aussi bien l'en-deçà de ma naissance que les premiers temps obscurs de ma vie, quand je n'étais pas juif, ou alors c'était sans le savoir, donc comme si je ne l'étais pas ; ces phrases s'acharnent à faire resurgir cette époque de limbes. La majorité des séquences de ce court métrage souffre des imperfections dues aux divers opérateurs qui l'ont monté comme les rhapsodes ont fait avec les poèmes homériques : beaucoup d'interpolations et d'incohérences. De ce sabotage involontaire, le récit qui s'amorce ici voudrait être réparateur – par impossible, je présume, car il est en grande partie un peu tard, telle la figure maternelle ce que j'évoque ne cesse de s'absenter, de se retirer de moi, inexorablement.

Et moi, maintes nuits de mon enfance glaciale comme si j'abritais la banquise sous mes côtes, dans ma tête je refusais de naître, j'ai refusé éperdument d'être né, aspirant à d'autres conditions, à d'autres auspices, à la façon d'un idiot, d'un – à la lettre – demeuré. Né, je le suis, puisque je noircis du papier, dans l'étonnement il est vrai. Faire le point a-t-il valeur ou fonction de remède ? Il me semble que j'écris ces lignes pour opposer après coup une digue à la vague qui essaya de détruire mes anciennes années, comme s'il en était resté l'impression d'être au bord de l'effondrement. Auparavant, ma dénégation – je ne suis pas né – avait été le

bouclier qui, exhibant mon inexistence, me sauvait de cette menace de destruction partout à l'œuvre.

C'était donc vers 1946-1947, à Toulouse, où nous accueillait l'O.P.E.J., Œuvre de Protection des Enfants Juifs, destinée aux rejetons des déportés. Mes parents avaient survécu à la catastrophe et c'était pour notre bien qu'ils nous déportaient sous les cieux cléments du sud. On nous emmena dans une maison baptisée « Le Château ». Hommage à un énigmatique écrivain pragois de langue allemande ? Plutôt référence aux dimensions de cette sorte de manoir. Les trois seules images qui émergent derrière la grille, si je tente de me souvenir, sont celles du perron, de la pelouse, où nous jouions à la balle au prisonnier, et d'une bordure de pierre au contact de laquelle, un jour que par étourderie il se cramponnait à la barre d'appui d'une fenêtre du premier étage, mon frère, en chute libre, catapulta son crâne, manquant de peu se le fendre, le crâne, oui, puisque pour le cœur il y avait chance que ce fût déjà chose faite. Ai-je alors conçu quelque chose d'aussi vague que la pensée de sa mort ? Quelque temps la peur m'a tenu de ce crâne, par-derrière, plein de sang dans les cheveux, la bordure de pierre elle aussi souillée, et la course des moniteurs vers la forme étendue, évanouie. Le recul aidant, je me convaincs que longtemps nous vécûmes en état de conflit avec le monde et nous-mêmes. Mon second patronyme est Kotlarz, qui signifierait chaudronnier. Au lieu d'être ce manuel qui sait

affronter la matière, je m'y cogne avec persévérance, les objets viennent au-devant de moi et me martyrisent. Il s'agit de se faire le plus de mal possible à l'endroit du corps où le contact avec le monde s'effectue.

De l'O.P.E.J. et de ce « château », à Toulouse, je n'écoute bruire à distance qu'un écho nébuleux, produit par le heurt de blocs erratiques dans un ciel confus. Hormis quelques silhouettes dans le camp de la hiérarchie, mon regard ne détache de ces années anciennes que des impressions d'épaves flottant entre les eaux de la mémoire. Il y avait un moniteur qui se prénommait Sami. Pas de mal à ça, c'est bien son droit. Parfois, passant près de vous, il vous attrapait par l'épaule, et, d'un mouvement pivotant, vous plaquait contre son ventre. Au moment où le noir emplissait vos yeux, ses doigts d'accordéoniste abaissaient prestement culotte et caleçon, et gare à celui qui offrait la preuve de sa négligence au fond de son sous-vêtement ! Sami ôtait sa ceinture, tordait le bras du coupable et le fouettait d'un air de rage extrême, comme s'il vengeait une offense personnelle ou un sacrilège envers l'espèce humaine. Nous ignorions tout de son passé. Je me demande s'il ne nous infligeait pas l'expiation d'une expérience incommunicable. On l'entendait ahaner en relevant le bras, la courroie retombait, le puni tressautait et hurlait, c'était l'affaire d'une minute que l'apparition des fesses nues, la flagellation méthodique, les cris de douleur et le terme du châtiment. Ce qui me